



Revue de Civilisation Contemporaine de l'Université de Bretagne Occidentale
EUROPES / AMÉRIQUES
<http://www.univ-brest.fr/amnis/>

Le langage wesh-wesh, une forme de résistance ?

Cécile Gonçalves

École des Hautes Études en Sciences Sociales
France
petitenietzsche@hotmail.com

Le parc HLM français est une mosaïque de communautés venant d'horizons culturels variés. De ce brassage de populations est née une interlangue oscillant entre le français véhiculaire dominant, la langue circulante, et la pluralité des dialectaux constituant le patchwork linguistique des cités. Cette interlangue, tout en se construisant à partir du français, est d'abord le résultat d'une déstructuration de la langue circulante par ceux-là même qui en font usage et y disséminent leurs propres mots, ceux de leur origine, de leur culture. Elle est devenue un vecteur de communication privilégié pour ces populations s'estimant reléguées au ban du lieu, de la « civitas » et de facto placées dans l'incapacité de pouvoir disposer des codes adéquats pour une appréhension optimale de la langue circulante. Ainsi, des ressortissants de nationalités étrangères, des français d'origine étrangère et des « céfrans » (français de souche) communiquent grâce à un parler véhiculaire interethnique¹ souvent qualifié de « langue rebeu, verlan, langue ou langues des cités, parler ou parlars des cités, parler wesh, etc ».

La langue reflète le degré de prise en compte de la présence de l'autre. Elle est en effet, pour ces populations et particulièrement pour les jeunes des cités, un des moyens pour exprimer la haine, pour crier l'injustice et l'intolérance exercées sur eux. Nous essayerons d'analyser comment, à travers des processus formels ou sémantiques, les jeunes des banlieues se révoltent contre l'exclusion de la société par un langage communautaire exclusif. La langue wesh est pour toute une jeunesse « oubliée » une manière d'affirmer son identité et de se démarquer des autres. Le parler des jeunes, avec ses diverses codifications, fonctionne comme signe d'appartenance à un groupe en révolte contre l'exclusion. À travers différents jeux linguistiques complexes (le verlan, la troncation, les métaphores et les métonymies, les emprunts, entre autres), ce langage montre une capacité à servir de langue communautaire hermétique. L'univers du français académique évoque l'autorité, le pouvoir, le monde du travail qui leur est barré par le chômage ou la discrimination. Ce français normatif les renvoie à l'échec scolaire que connaissent beaucoup d'entre eux. Dès lors, le fait de dire, « nous ne parlons pas

¹ Billiez, Jacqueline, « Le parler véhiculaire interethnique de groupe d'adolescents en milieu urbain », *Actes du Colloque « Des langues et des villes » (Dakar, 15-17 décembre 1990)*, pp. 117-126.

comme vous » s'apparente à une procédure de résistance, de renvoi à l'autre de la pression qu'il exerce par le haut². Le « parler des cités » permet à ces populations de se doter d'un semblant d'unité de conscience pour faire front à l'adversité.

Le français des cités est un type d'argot (dans le sens linguistique) contemporain dont la fonction est essentiellement identitaire. Selon Pierre Guiraud, « l'argot (...) est le signe d'une révolte, d'un refus et une dérision de l'ordre établi incarné par l'homme que la société traque et censure³ ». Une pratique linguistique est révélatrice d'une pratique sociale. Les jeunes des cités s'identifient à leurs mots, à leurs expressions. Dans un territoire où s'entasse une population qui a le sentiment d'être exclue, la façon dont on parle affiche une culture d'opposition de principe, une émancipation sur le registre de la rébellion aux codes. Mais, il faut peut-être y voir aussi un jeu : on peut se sentir mieux en se positionnant en tant qu'exclu qu'en acceptant d'entrer dans le moule de la société. L'expérience de l'exclusion affecte le jeune qui sent qu'il appartient à un groupe social stigmatisé et parallèlement affecte la légitimité des Institutions. Le langage des cités évoque donc une « fracture linguistique », selon l'expression de J.-P. Goudailler, conséquence de la fracture sociale.

Nous tenterons de comprendre quel est le rapport qui existe entre la langue des cités et le sentiment d'exclusion ; comment les jeunes, à travers un langage codifié (le verlan) et un langage violent (par son sémantisme), revendiquent et s'approprient cette exclusion.

Se singulariser par le langage

Le marqueur manifestant le mieux l'emprise qu'exerce la citée sur les populations qui y résident reste l'utilisation d'un langage spécifique, certainement valorisée au sein des quartiers mais totalement inadaptés à l'extérieur du « ghetto ». Il s'agit du « parler wesh⁴ ». Les jeunes se sont dotés des moyens pour pouvoir opérer de manière transgressive, pour faire du cryptique, à travers la troncation des mots, l'inversion des syllabes ou des emprunts à d'autres langues. Ils ont créé leur propre langage pour traduire avec leurs mots leur vision du monde. L'identification du jeune des cités aux formes linguistiques qu'il emploie quotidiennement au nom de l'appartenance à un groupe et de la manifestation identitaire semble réduire ce langage à fonctionner comme un code plutôt qu'une langue. La société estime que cette langue des cités est une forme de sous-culture alors que tout laisse à penser que ces jeunes expriment une contre-culture.

L'avant-propos de *Zone*⁵ s'ouvre sur l'entrée lexicographique de « zone » extraite du *Petit Larousse* qui la définit comme « un espace caractérisé par la misère de son habitat ». L'imaginaire collectif pense la « zone » comme un territoire de non-droit, un ghetto où règne le communautarisme, laissé aux mains des petits caïds, une jeunesse inculte et agressive n'écoutant que du rap et devenu le terreau de l'immigration illégale. Mais la « zone » tente d'exister par elle-même et de se défaire de cette réputation en

² Pour Goudailler, Jean-Pierre, l'intégration passe par la langue et la langue utilisée dans les banlieues est une façon de « dire ses maux ». Voir, « Le dire des maux, les maux du dire. En guise d'introduction » in *Comment tu tchatches ! Dictionnaire contemporain des cités*, Paris, Maisonneuve et Larose, 3^e éd., 2001.

³ Guiraud, Pierre, « Argot » in *Encyclopedia Universalis*, ressource en ligne www.universalis.fr

⁴ Comme le stipule *Le Lexik des cités* (sous la direction de Ray, Alain, Paris, Fleuve Noir, 2007), de l'expression arabe, *wesh rak* (comment vas-tu ?), l'utilisation de la formule *wesh* par de nombreux jeunes des quartiers populaires pour se saluer ou s'apostropher a été tellement médiatisée ces dernières années que ce terme désigne également le *parler banlieue*, le *parler wesh*.

⁵ Cobra, le Cynique, *Le Dictionnaire de la Zone. Tout l'argot des banlieues, 2000-2008*, Dictionnaire en ligne interactif, sans version papier. www.dictionnairedelazone.fr

s'inventant une culture singulière notamment à travers son langage. Cette même idée apparaît dans la préface *En verlan et contre tous* de *Panique ta langue*. L'auteur présente ce langage comme une forme de résistance et insiste sur le fait que « fabriquer sa langue c'est résister⁶ ». Le linguiste Claude Hagège en fait la « manifestation linguistique d'une révolte, d'une culture des interstices ou d'une fracture sociale souvent profonde⁷ ». Goudailler ajoute que ces formes langagières ont « un rôle important de marqueur identitaire⁸ ». Les mots des cités reflètent la recherche d'une identité sociale et culturelle d'une population exclue et déracinée pour laquelle le français officiel peine à traduire le quotidien. Ce langage traduit leur expérience de la vie, de la cité avec toutes ses activités, en somme, leur vécu, leur mal de vivre.

Un langage codifié

Le langage des cités est orné de verlan qui consiste à inverser l'ordre des syllabes (« caillera », « keufs », « feuj ») ainsi que de mots ou expressions argotiques (les mots d'argot sont souvent eux-mêmes verlanisés : « flic » devient « keuf »), de mots tronqués : on parle d'apocope lorsque la fin du mot est supprimée (« assoc » pour association) et d'aphérèse lorsque c'est le début qui disparaît (« blème » pour problème) ; autre procédé courant : l'emprunt aux langues étrangères, qu'il s'agisse de l'anglais (« gun », « sniffer », « bitch » qui signifie salope), de l'arabe (un « kif »), du vieil argot français (« clope », « sape »). L'usage des métaphores est particulièrement prisé. Les seins deviennent ainsi des « airbags » et une très belle fille une « bombe ». Une fille peut être désignée comme une « belette », une « rate », une « gazelle », etc. La resuffixation consiste à ajouter un suffixe transformant ainsi « con » en « connard », « crad » en « crados »... On note aussi une réhabilitation de mots en voie de disparition comme « bouffon », « bâtard », le retour d'expressions désuètes et anciennes telles que moyenner qui veut dire négocier, marchander. Parfois un mot « chic », comme charmant est introduit subrepticement. Tous ces processus, conscients ou inconscients, relèvent d'une volonté d'affirmer une identité groupale⁹.

Ce phénomène linguistique n'est pourtant pas nouveau. À la fin des années 1960, William Labov fut le premier à étudier le langage argotique (le « slang ») des jeunes new-yorkais du Bronx et de Harlem. Le verlan est à l'origine un code, un langage secret connu et utilisé par des initiés pour diverses raisons (identité de bandes, pour ne pas être compris des autorités...). La plupart des spécialistes s'accordent à penser que « le parler jeune » n'est pas simplement un langage déformé et dévoyé du français ordinaire. Le verlan, argot à la fois d'exclusion et de reconnaissance, est là pour rappeler les clivages dans la société. Il fonctionne à la fois comme un code secret et un marqueur identitaire. Le « parler jeune » fonctionne comme un code interne destiné à protéger certains secrets. Ce fut naguère le cas de l'argot, langue de marginaux qui cherchaient à se dissimuler¹⁰. Le « parler wesh » permet de parler entre soi, à l'insu des parents, des professeurs, des policiers. Il permet de se moquer de quelqu'un dans le métro sans qu'il

⁶ Hernandez, Florence, « En verlan et contre tous », *Panique ta langue*, Monaco, Éd. Du Rocher, 1996, p. 13.

⁷ Hagège, Claude, Préface de *Comment tu tchatches ! Dictionnaire contemporain des cités*, Paris, Maisonneuve et Larose, 3^e éd., 2001, p. 3

⁸ Goudailler, Jean-Pierre., « Le dire des maux, les maux du dire. En guise d'introduction », *op. cit.*, p. 7.

⁹ Cf. Bourdieu, Pierre « [...] ce qui s'exprime avec l'habitus linguistique, c'est tout l'habitus de classe dont il est une dimension, c'est-à-dire, en fait, la position occupée, synchroniquement et diachroniquement, dans la structure sociale ». *Ce que parler veut dire – L'économie des échanges linguistiques*, Paris, Fayard, 1982, p. 85.

¹⁰ Becker-Ho, Alice, *Du jargon. Héritier en Bastardie*, Paris, Gallimard, 2002.

comprende. C'est aussi un marqueur identitaire. Au même titre que la façon de s'habiller, la façon de parler est une marque de distinction. De ce fait, lorsque certaines expressions se diffusent largement et deviennent courantes, elles sont remplacées par d'autres¹¹. Le parler des cités relève donc d'un « we code », selon la formule de John J. Gumperz¹², il a pour fonction explicite de se distinguer du « they code » (le parler légitime).

Le verlan est une langue « en miroir » qui manifeste la différence de locuteurs refusant de se reconnaître dans la langue normée. C'est pourquoi il est largement répandu dans les cités. Associé à une prononciation particulière¹³, il désigne de façon ostentatoire l'extranéité du locuteur. Mais ce principe de différenciation s'estompe vite dans la mesure où la ville entraîne une tendance à la rapide diffusion des innovations. Comme le notait Louis-Jean Calvet¹⁴, deux logiques inverses tiraillent les parlars urbains : une tendance à la différenciation contrebalancée par une tendance à la normalisation. C'est d'ailleurs un processus général qui marque tous les modes : dès qu'un signal original de distinction, établi pour se démarquer, a tendance à se diffuser (par mimétisme), il perd de son originalité ; ce signe une fois propagé, les initiateurs de la mode doivent inventer de nouveaux signes de démarcation. En effet, de plus en plus de mots en verlan sont utilisés par les jeunes, quelle que soit leur extraction sociale. Le « céfran des técis » (comprendre par là le français des cités) connaît un véritable succès. Il se distille dans toutes les strates de la société, grâce notamment aux émissions grand public des radios ou de la télévision ou au rap. Le « parler wesh » fournit aux « lycées bourgeois » ses locutions, ses expressions lexicalisées à la mode. Aujourd'hui « beur », « keuf » et « meuf » sont dans le dictionnaire. Mais lorsque les jeunes constatent, de façon collective ou inconsciente, que « leur » langage est parlé par d'autres, de nouvelles formes langagières émergent. On assiste à un phénomène de « verlanisation du verlan », emblématique d'une volonté de préservation langagière, comme si les jeunes refusaient « l'intégration ». Aujourd'hui très peu disent une « meuf », le mot étant devenu trop commun. Le nouveau mot employé est une « feum » ou « feumeu » : de l'envers à l'envers, le verlan du verlan. Mais derrière cette technique, à première vue relativement facile, d'inversion des syllabes, le verlan s'avère être un jeu complexe qui nécessite de véritables prouesses linguistiques.

*L'apparente simplicité du codage en verlan se révèle d'une grande efficacité pour rendre le discours hermétique. Les règles de base semblent faciles à appliquer mais par le biais de la reverlanisation, par le jeu d'escamotage de certaines voyelles pour réduire ou augmenter le nombre de syllabes du mot de départ, par le biais de la troncation, les pistes sont aisément brouillées et l'interlocuteur qui croyait avoir compris le jeu se retrouve vite égaré.*¹⁵

Pratiqué avec dextérité, le verlan n'est pas facile à déchiffrer par un non-initié (certains reportages consacrés aux jeunes des cités sont sous-titrés afin que le spectateur puisse comprendre ce qui est dit). De plus, à l'image des différents patois, il existe des différences qui opposent par exemple les cités de la banlieue parisienne à celles de la province. Certains mots sont employés dans un territoire et pas dans un autre ; sont

¹¹ Bulot, Thierry, *Langue urbaine et identité*, Paris, L'Harmattan, 1999.

¹² Gumperz, John-Joseph, *Discourse Strategies*, Cambridge University Press, 1982.

¹³ Les jeunes des cités utilisent une articulation constrictive sourde et forte du « R » lui donnant une sorte de coloration arabe.

¹⁴ Calvet, Louis-Jean, *Les Voix de la ville – Introduction à la sociolinguistique urbaine*, Paris, Payot, 1994.

¹⁵ Méla, Vivienne, « Verlan 2000 », *Langue Française. Les mots des Jeunes. Observations et hypothèses*, n° 114, sous la direction de Boyer Henri, Paris, Larousse, juin 1997, pp. 16-34.

prononcés différemment selon le quartier d'où l'on vient, mais aussi la bande à laquelle on appartient. Certaines cités disent « ma reumé » pour ma mère ; d'autres cités utilisent « ma reum ». Chaque cité possède ses particularismes qui permettent aux jeunes de s'identifier à leur territoire mais peuvent engendrer des problèmes dans une autre cité. L'expression « nique ta mère », par exemple, considérée comme tout à fait banale dans certains quartiers, sera très insultante dans d'autres.

Les jeunes des banlieues élaborent par le biais du langage des stratégies d'affirmation d'une identité conflictuelle et ce rapport au langage ne valorise ni la communication, ni l'échange, ni la compréhension du monde ou de soi. Le résultat est souvent un replis des jeunes sur le groupe et « la cité », enfermement souvent volontaire devant l'exclusion dont ils font l'objet. Le verlan apparaît comme un langage de fermeture. Si les jeunes parlent le même langage, c'est pour exprimer une opposition aux autres. Confrontés dès leur plus jeune âge à diverses formes de discrimination qui conduisent à une dévalorisation de l'image de soi, les jeunes s'expriment par une violence physique et verbale : des violences concrètes, largement médiatisées, qui constituent l'affirmation défensive des jeunes face à la violence symbolique des institutions et face à celle des formes de dominations économiques ; et des violences verbales parce que les jeunes des cités s'identifient aux mots et aux expressions qu'ils prononcent. Ils recourent fréquemment aux outrances verbales.

La violence du langage

Les cités souffrent d'une mauvaise image et cette mauvaise réputation exclut autant sinon plus que la misère. Les jeunes assument pleinement l'image de la cité qui constitue pour eux une « patrie ». L'appropriation de cette image se caractérise par la violence symbolique de certaines pratiques langagières et communicatives impropres, transgressant les règles généralement admises (usage d'un vocabulaire à forte connotation sexuelle ou scatologique, réflexions impertinentes ou injurieuses).

La violence imprègne le langage des banlieues. « C'est d'la balle » signifie « c'est super ». Il s'agit d'une allusion à la balle d'un revolver, cela signifie que « c'est aussi percutant qu'une balle tirée par une arme à feu ». Certains mots sont redéfinis et utilisés dans un contexte inattendu. « Déchirer », « déchiqueter », « éclater », « exploser », « niquer » deviennent synonymes de « frapper ». Autant de verbes qui indiquent le caractère virulent et agressif des échanges entre pairs. Un jeune des cités ne dira jamais à son adversaire, je vais te frapper mais « je vais t'exploser », « t'éclater », « te déchiqueter », « te niquer ». Le « langage wesh » est essentiellement aux mains des garçons, même si un nombre croissant de jeunes filles le parlent. Ainsi, il regorge d'un nombre élevé d'expressions concernant les femmes. Celles-ci sont le plus souvent dévalorisées, maltraitées par leur langage, d'où l'émergence d'un mouvement comme « Ni putes ni soumises ». Les métaphores pour désigner une fille relèvent pour certaines d'une attitude insultante : une « belette », une « rate », une « souris », une « taupe ». L'animalisation de la femme est saillante dans ces différentes tournures. L'attitude peut être aussi (et souvent) ironique : « tchernobyl » pour une fille couverte d'acné, « airbag » ou « master card » pour une fille à forte poitrine, « fax » ou « carte bleue » pour une fille qui en est dépourvue. Ce vocabulaire souligne l'incapacité des jeunes mâles à communiquer avec l'autre sexe, ce qui les pousse à adopter des attitudes hyper-virilistes pour masquer leur malaise.

Cette attitude injurieuse ne concerne pas uniquement les femmes mais tous ceux qui ne sont pas de leur clan : « fromage blanc », « paté-rillettes » désignent le français de souche. Un noir « intégré », c'est-à-dire qui se comporte comme un blanc est qualifié de

« bounty ». En effet, celui-ci passe pour un traître « francisé » qui a oublié ses racines, sa communauté d'appartenance. Afficher sa culture d'origine constitue pour ces jeunes un gage permettant de ne pas se perdre, de rester soi-même et ainsi de rester fier dans toutes les situations et de préserver sa dignité. Pour ces jeunes, revendiquer leur culture d'origine, leur part d'ethnicité est une forme de contre-stigmatisation. Dans ce cas, la « francisation » et tout ce qu'elle induit s'apparente à une forme de trahison et est sévèrement condamnée. Bien plus, il semble exister une sorte de hiérarchisation mélanique¹⁶, des lignes de couleurs entre les jeunes : ceux d'origine antillaise par exemple, revendiquent une culture spécifique différente des « Français blancs », tandis que ceux d'origine africaine perçoivent les comportements de ces mêmes jeunes comme totalement « francisés » et « désafricanisés ». Ces « rapports de race » ont été largement dépeints par les théoriciens anglo-saxons des relations interethniques qui parlent de « labelling » ethnique ou d'auto/hétéro-définition catégorielle. Pour les analystes interactionnistes de l'ethnicité, les acteurs s'identifient et sont identifiés par les autres sur la base de dichotomisations, Nous/Eux, établies à partir de traits culturels supposés dérivés d'une origine commune et mis en relief dans les interactions sociales¹⁷.

L'identité ethnique n'est pas le pur produit d'une simple définition endogène ; elle se construit dans la relation entre la catégorisation par les non-membres et l'identification à un groupe ethnique particulier. L'appartenance à un groupe ethnique est donc le produit d'une interaction sociale entre une auto-définition et une hétéro-définition : c'est cette relation dialectique entre définition exogène et endogène de l'appartenance ethnique qui fait de l'ethnicité un processus dynamique toujours sujet à redéfinition et à recomposition. La notion de frontière ethnique (« ethnic boundary ») proposée par Barth¹⁸ souligne que l'appartenance ethnique se détermine avant tout par la production d'une séparation entre les membres et les non membres d'un groupe ou d'une communauté. La mobilisation ethnique se construit dans un processus dichotomique entre Eux et Nous. Quoi qu'il en soit, malgré leurs différences, les jeunes d'origine antillaise et africaine finissent par s'entendre sur un point : tous ont la peau noire et sont donc « hétéro-racisés » et essentialisés par la majorité française blanche. Ils assument complètement l'idée de définir les rapports sociaux d'un point de vue racial. Ils font une opposition nette entre des comportements incarnés par des « Blancs » ayant une mentalité, une « culture blanche » et ceux développés par des « Noirs » ayant une expérience vécue de « Noir ».

Cette rhétorique de la violence par le biais de l'insulte trouve son sens dans le rapport d'opposition implicite à la norme du langage académique. Ces outrances participent à la construction d'une image que ces jeunes souhaitent brandir face à la société. Ils choisissent de s'imposer, de s'opposer à autrui par un comportement, un choix des mots et une intonation ostentatoires, ce qui provoque chez autrui incompréhension et sentiment d'agression. Celui qui excluait se sent alors exclu. Cette violence verbale peut être interprétée comme une violence défensive, c'est-à-dire comme une « contre-violence » adressée au pouvoir et tout ce qui évoque les institutions légales. Cette sublimation de la violence à travers le langage révèle une volonté de contrer la culture dominante qui, elle, la récuse et d'ailleurs la réprimande. Les outrances verbales sont, selon Claudine Dannequin, « des excès des exagérations

¹⁶ Hiérarchies sociales induites par la hiérarchisation des couleurs et de leur intensité. Pap, Ndiaye, *La Condition noire. Essai sur une minorité française*, Paris, Calmann-Lévy, 2008, pp. 37-53.

¹⁷ Philippe, Poutignat ; Jocelyne, Streiff-Fenart, *Théories de l'ethnicité*, PUF, « Le sociologue », 1995, « Quadriges », 2008, p. 154.

¹⁸ Barth, Fredrik, « Les groupes ethniques et leurs frontières » in Philippe, Poutignat ; Jocelyne, Streiff-Fenart, *op. cit.*

acceptées comme telles et qui sont nécessaires à la circulation de la communication dans le groupe¹⁹ ».

Une fracture linguistique se superpose à la fracture sociale et enferme ces jeunes dans une sorte de ghetto culturel. La « langue wesh » contribue à un mouvement de non intégration, puisqu'elle se situe d'emblée en porte-à-faux par rapport à la langue circulante. Ainsi, la ghettoïsation se caractérise davantage par l'intériorisation de codes singuliers par les habitants des quartiers populaires – surtout les jeunes – et par leur inadaptation face à des situations inédites. En effet, de nombreux jeunes de quartier ne savent même pas distinguer ce qui est acceptable dans la cité, voire conforme aux pratiques, aux façons d'être de la majorité des jeunes « banlieusards » et inacceptable ailleurs car considéré comme irrespectueux, notamment dans les différents milieux professionnels. Il s'agit d'un type de déviance bien décrit par Howard Becker²⁰ où l'individu est perçu par la société intégrée et majoritaire comme déviant alors que cet individu ne se perçoit pas comme déviant. Il n'a effectivement pas conscience que ses pratiques, qui dans sa communauté d'appartenance et de référence apparaissent conformes, sont perçues ailleurs comme déviantes. En réalité, il ne partage pas les bons codes sociaux et culturels pour s'en apercevoir. Dès lors, certains linguistes s'inquiètent qu'à cause de la prégnance du « langage wesh » dans les cités, certains jeunes en viennent même à ne plus savoir parler le « français correct ».

Le langage des quartiers semble fonctionner comme un registre de langue à part entière dans lequel évoluent les dominés pour résister aux dominants. Cette forme de résistance face à un destin tracé d'avance rend fatale « la galère » et participe à la reproduction des inégalités socio-économiques et facilite leur intériorisation. La violence verbale est une des manifestations les plus perceptibles des fractures linguistique et sociale qui s'opèrent. En effet, plus les communautés banlieusardes sont géographiquement, économiquement et socialement isolées du reste de la population, avec lequel aucun lien véritable ne peut plus désormais s'opérer, plus les fractures sociale et linguistique grandissent. Cette fracture linguistique ne saurait être réduite sans que l'autre, d'ordre social, le soit en même temps et vice-versa.

¹⁹ Dannequin, Claudine, « Outrances verbales ou mal de vivre chez les jeunes des cités », *Migrants-Formation*, mars 1997.

²⁰ Becker, Howard, *The Outsiders. Etudes de sociologie de la déviance*, trad. Jean-Michel, Chapoulie et Jean-Pierre, Briand, Paris, Métailié, 1985, pp. 33-35.